

« Transcrire des notes recueillies... » (Présentation d'un texte d'E.-Z. Massicotte)

Jean Cléo Godin

Number 4, Spring 1988

Aspects du théâtre québécois au dix-neuvième siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/041053ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/041053ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'histoire du théâtre du Québec

ISSN

0827-0198 (print)

1923-0893 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Godin, J. C. (1988). « Transcrire des notes recueillies... » (Présentation d'un texte d'E.-Z. Massicotte). *L'Annuaire théâtral*, (4), 125–146.
<https://doi.org/10.7202/041053ar>

DOCUMENT

Jean Cléo Godin

«Transcrire des notes recueillies...» (Présentation d'un texte d'E.-Z. Massicotte)

ÉDOUARD-ZOTIQUE MASSICOTTE était, nous dit-on, «un botaniste délicat, sentimental qui aimait par-dessus tout «les humbles plantes de nos prés». Ce précurseur de Marie-Victorin était donc, au sens plein du terme, un *amateur* qui observait la vie théâtrale — sa flore, plutôt que sa faune — comme il constituait un herbier: avec la modestie de celui qui se serait volontiers effacé derrière plus savant que lui, il ne fera que «transcrire» quelques notes qu'il a «recueillies».

La cueillette est désordonnée, mais riche et variée: des dates, des chiffres (sur le coût de construction des théâtres), des noms d'artistes célèbres (étrangers, bien sûr), des titres de pièces. Quelques anecdotes aussi, dont la plus savoureuse pourrait bien avoir quelque valeur symbolique: ces oeufs aux guinées d'or dont on fait une stérile omelette, ne pourrait-on croire qu'ils racontent l'histoire de ce premier «âge d'or» (dixit Béraud) de notre théâtre? Un âge d'or lié à l'entreprise d'*appropriation* menée par Daoust, Beaulieu, Brousseau, Gauvreau et d'autres; mais après avoir consacré douze pages aux précédentes, c'est en un paragraphe de dix lignes que Massicotte résume ces démarches pour «créer notre premier théâtre sérieux».

Encore est-ce Cazeneuve qui, ici comme dans la galerie des portraits, semble prendre la vedette et recueillir tout le mérite. Sans doute Daoust était-il déjà en disgrâce, puisque l'*Annuaire*, qui reproduit neuf photos de Cazeneuve dans autant de rôles différents (dont quatre de ceux qui avaient fait la célébrité de Daoust), ne donne qu'une petite photo de Julien Daoust, pour illustrer l'article de Crispin sur le Théâtre

National, article où l'on reconnaît à Daoust le rôle de fondateur, mais pour le reste, il n'y en a que pour Cazeneuve, ce «véritable homme de théâtre» qui «réussit à s'attirer une clientèle qui, en ce temps-là, fréquentait les théâtres anglais». «Et enfin Cazeneuve...», écrit Massicotte, comme s'il faisait écho au «Enfin Malherbe vint» de Boileau. Mais fut-il vraiment le Malherbe de notre théâtre? Après lui vinrent le cinéma et le burlesque américain, non la gloire classique attendue: c'est en vain qu'on aurait à cette époque cassé des oeufs pour y chercher des guinées d'or...

Massicotte, quant à lui, se contente de défricher modestement le terrain où doivent oeuvrer les historiens du théâtre. «D'autres plus heureux pourront reprendre ce travail, le compléter et le continuer». Nous avons au moins la satisfaction de pouvoir dire, quatre-vingts ans plus tard, que plusieurs travaux universitaires se sont chargés de «compléter» et de «continuer» ces recherches: je pense en particulier à la thèse de Chantal Hébert sur le burlesque, à celle de Jean-Marc Larrue sur l'activité théâtrale à Montréal de 1880 à 1914, à l'ouvrage de Baudouin Burger. Mais il reste beaucoup à faire, précisément sur la période que couvre Massicotte, de 1800 à 1880. Et si vous tentez, comme moi, de localiser dans le Montréal d'aujourd'hui tous les édifices qu'il mentionne, vous rêverez aussi d'une liste détaillée, illustrée sur un plan contemporain, de tous les théâtres construits avant 1945 — ceux qui sont disparus, mais surtout ceux qui subsistent, même si on les a affectés à d'autres usages. Nous y verrions le peu de respect que nous professons pour notre patrimoine culturel. Mais ce qui peut encore être sauvé le serait peut-être, pour les générations futures. Poursuivons le rêve: en 2008, pour célébrer le centenaire de l'*Annuaire théâtral* de Georges Robert, la SHTQ ne serait pas peu fière de consacrer un numéro spécial de SON *Annuaire* à tous les théâtres qu'elle aurait contribué à sauver ou à restaurer!

LES THÉÂTRES ET LES LIEUX D'AMUSEMENTS À MONTRÉAL PENDANT LE XIX^e SIÈCLE¹

Lorsque l'éditeur de ce volume me demanda de lui faire l'histoire des théâtres montréalais (sujet qui exige une longue et patiente documentation), je me dérobai, car ne disposant que de quelques heures de loisirs par semaine, je me sentais dans l'impossibilité de faire hâtivement des pages dignes de l'ouvrage projeté.

Après hésitation et parce que personne n'a voulu se charger de faire cet historique, j'ai consenti à transcrire, tout simplement, mes notes recueillies au hasard de la conversation et de mes lectures et à les publier dans l'ordre chronologique. Qui me lira devra donc être indulgent.

1800-1825

En autant qu'on le sait, écrivait récemment le *Standard*, le premier théâtre de Montréal occupait la partie supérieure d'un grand entrepôt situé rue Saint-Sulpice dans le voisinage immédiat de l'ancien Bureau de Poste.

Ce théâtre dont on ignore le nom officiel avait été aménagé par un Mr. [sic] Ormsby, un acteur écossais. Voici comment la *Gazette* de 1804 annonce l'ouverture de ce lieu d'amusement:

THEATRE BY PERMISSION

«Mr Ormsby, from the Theatre Royal, Edimburgh,
respectfully informs the ladies and gentlemen of Montreal, that

¹ Extrait de *l'Annuaire théâtral*, Montréal, Geo. H. Robert éditeur, 1908-1909, pp. 83-96.

he intends (with their approbation) establishing a company of comedians in Canada to perform in Montreal and Quebec alternately. The theatre in this city is fitted up in that large and commodious house, next door to the post office, where will be presented this evening (19th November, 1804) a comedy in five acts, called «The busy Body,» to which will be added the much-admired farce, called «The Sultan».

N.B.— Particulars in advertisement for the evening. Boxes, 5^s; gallery, 2^s. 6^d. Tickets to be had at Mr Hamilton's Tavern, Montreal Hotel, and at the Theatre, where places for the boxes may be taken.»

Le théâtre de Mr Ormsby végéta durant une couple d'année [sic] et, s'il faut en croire un auteur anglais, Mr Lambert, qui visita Montréal, à cette époque et qui a laissé un récit détaillé de son voyage en Amérique, notre premier théâtre était loin de faire honneur à la future métropole canadienne. Citons cette appréciation dans son texte original:

«There is a theatre in Montreal, but the performers are as bad as the worst of our strolling actors; yet they have the conscience to charge the same price, nearly, as the London theatres. Sometimes the officers of the army lend their assistance to the company; but I have seen none except Col. Pye and Capt. Clark, of the 49th, who did not murder the best scenes of our dead poets. It may be seen how despicable low the Canadian theatricals must be, when boys are obliged to perform the female characters, the only actress being an old superannuated demirep, whose drunken Belvideras, Desdemonas and Isabellas have often enraptured a Canadian audience.»

* * *

Le deuxième théâtre de Montréal est sans aucun doute le *Garrick* qui existait vers 1806, dans la petite rue Saint-Jean-Baptiste, l'une des principales voies de notre ville, en ces temps anciens.

* * *

C'est peu après, dans les casernes de l'artillerie, rue St-Paul, que fut fondé le «Military Theatre». Quoique petit il possédait tous les accessoires nécessaires et il a été très en faveur dans les cercles militaires.

* * *

L'année 1808 vit l'ouverture d'une autre de ces institutions, le *Montreal Theatre* qui mit à l'affiche pour sa première représentation *Heir-at-Law*. Dans son invite, la direction informe le public que des poêles ont été placés dans diverses parties de la salle, afin d'assurer le confort des spectateurs, et qu'il n'y aura pas de buvette attendant au théâtre. Il était situé au No. 3 rue du Collège et fut transformé plus tard en hôtellerie, la *Mansion House*.

* * *

Un autre théâtre, dont le *Standard*, d'où nous tirons ces renseignements, ne donne pas le nom, a existé simultanément, sur la rue Craig, en arrière de l'ancien St-Lawrence Hall. Il concurrença si bien son rival le «Montreal» que ce dernier dut s'avouer vaincu.

Il n'est pas inutile d'ajouter ici que jusque vers la confédération, la plupart de nos théâtres étaient surtout fréquentés par les militaires et que très souvent, c'étaient les officiers mêmes et leurs épouses qui donnaient le spectacle. Pour cette masse d'hommes, ils étaient plusieurs centaines qui avaient peu à faire, le théâtre était le seul moyen de rompre la monotonie d'une existence bien terne. Aussi peut-on dire que c'est aux soldats saxons que nous devons une histoire théâtrale qui remonte déjà à plus d'un siècle.

1825-1845

Le premier théâtre Royal fut construit en 1825 par une compagnie dont l'Hon. Molson², un citoyen riche et entreprenant était le principal, puis l'unique actionnaire. Voilà pourquoi le peuple l'appelait plus volontiers, le Théâtre Molson. L'édifice s'élevait rue St-Paul, tout près, sinon au coin de la rue Bonsecours. Il était en bois et briques, avait coûté \$30 000 et les plans avaient été préparés par un architecte nommé Forbes. La façade, assez semblable à celle de la Banque de Montréal, se composait surtout d'une colonnade de l'ordre dorique, et dans l'ensemble, il présentait un joli coup d'oeil, si j'en juge par une gravure de l'époque. Mais la scène était plutôt petite et, au début, on ne put y représenter que de courtes comédies, jouées, la plupart du temps par des amateurs. Voyant que le public encourageait bien ces modestes efforts, les propriétaires du Royal voulurent donner mieux. Pour cela, ils agrandirent la scène, la pourvurent de plusieurs décors et d'un beau rideau, puis ils firent venir des troupes de l'étranger qui «rendirent à la perfection, rapporte la chronique, les chefs-d'oeuvre dramatiques d'Europe». Le Théâtre Royal devint aussitôt le rendez-vous de la bonne société, anxieuse d'écouter les meilleures productions des grands écrivains.

Le premier gérant du premier Royal fut un acteur d'une certaine valeur. Il se nommait Frédéric Brown et ne dédaignait pas de monter sur les planches à l'occasion.

Un des premiers artistes fameux qui parut sur cette scène est Edmund Kean qui joua d'abord le 31 juillet 1826, dans *Richard III* de Shakespeare, puis, successivement dans *Othello*, *Skylock*, *Hamlet* et *Sir Giles Overreach*.

Edmund Kean n'avait que 5 pieds, 4 pouces de taille, mais cela ne l'empêchait pas de prendre rang parmi les plus grands tragédiens anglais. Il fut si bien admiré ici, que lors de son départ les citoyens lui offrirent un banquet d'adieu.

² En note: «Décédé le 11 janvier 1836, âgé de 76 ans».

Son fils Charles T. Kean vint jouer sur ce même théâtre, à l'âge de 21 ans, en 1832, puis il revint une autre fois, au second Théâtre Royal, en 1865, avec sa femme, la célèbre Ellen Tree.

Je ne suis pas en état de fournir une liste des pièces qui furent représentées ou des acteurs plus ou moins célèbres qui nous visitèrent alors. On prétend toutefois que M^{le} Calvé, à la tête d'une troupe choisie, y débuta en Amérique et l'auteur anonyme du *Bon vieux temps* déclare catégoriquement qu'Adrien, un prestidigitateur fameux, l'Hermann de l'époque, fit, là, son apparition à Montréal, le 24 août 1835, bien que Varaine, dans un article paru dans le *Monde Illustré* de 1898, affirme qu'Adrien était à Montréal, au Théâtre Hayes, en 1852. Cet auteur reproduit même l'affiche suivante:

Adrien! Adrien! Adrien
jouera ce soir au Hayes
Que tous s'y rendent!

qui s'étalait, prétend-il, sur les murs. Vous me dites peut-être qu'Adrien nous a visités deux fois, à 17 ans d'intervalle, et je penserais comme vous, si ces deux auteurs ne racontaient le même fait anecdotique au sujet de ces deux visites assez espacées il me semble. En tout cas l'anecdote mérite de prendre place ici et je la cueille dans le *Bon vieux temps*:

Après avoir donné une représentation au Théâtre Royal, Adrien eut l'idée de faire une fumisterie aux dépens des bons *habitants* du vieux marché, place Jacques-Cartier. Accompagné par M. Ludger Duvernay il se promène sur le marché et s'arrête devant la charrette d'une vieille *habitante* qui offrait en vente plusieurs paniers d'oeufs de la plus belle venue.

«— Combien vendez-vous vos oeufs, dit le magicien en s'adressant à la fermière.

«— Sept sous, répond la bonne femme.

«— Sept sous! Ce n'est guère cher. J'en voudrais deux. Combien me demandez-vous?

«— Pour deux seulement, ça sera deux sous.

«— Soit, dit Adrien qui choisit deux oeufs dans un des paniers.

«— Savez-vous, madame, reprit-il, que vous avez deux oeufs extraordinaires. Ils pèsent beaucoup plus que les autres que j'ai vus sur le marché. Je vais en casser un pour connaître la cause de leur pesanteur.

Ce disant le prestidigitateur prend un oeuf et le casse sur le fond de la voiture. La coquille brisée laisse échapper sur le pavé une guinée d'or (21 shillings sterling). Adrien ouvre des yeux grands comme des vitres de montres et empoche la pièce en s'exclamant:

«— C'est prodigieux! Allons! cassons l'autre. Le deuxième oeuf est cassé avec le même résultat. Une nouvelle guinée s'enfouit dans la poche du magicien.

«— Tenez, la mère, dit Adrien, j'achète tous vos oeufs. Allons! je vous en offre dix sous la douzaine.

«— Vous n'y pensez pas, mon cher petit maître. Des oeufs comme ceux-là! Je ne vous céderai pas le tout à moins de cinq chelins par oeuf.

«— Mais, madame, votre prix est exorbitant. Si vous le voulez, nous allons conclure un marché à un écu la douzaine. Du reste qui est-ce qui m'assure que chacun de vos oeufs contient une guinée. Tenez! et Adrien casse une couple d'oeufs et n'y trouve pas de pièces d'or. Il en casse un troisième et il en tombe une guinée.

«— Monsieur, dit la bonne femme, je préfère garder mes oeufs. J'aurai peut-être plus de profit à les casser moi-même.

Adrien et Duvernay s'éloignèrent. La fermière ne tarda pas à partir du marché avec sa charrette. Elle entra dans la rue St-Paul et arrêta sa voiture devant une porte cochère, près de l'église Bonsecours. Elle prit un de ses paniers et se mit à casser ses oeufs un par un, triturant le jaune pour y découvrir la pièce d'or qu'elle convoitait.

Bernique! Elle cassa cinq à six douzaines de ses oeufs sans y trouver la moindre monnaie frappée à l'effigie de sa Majesté le roi Guillaume. La brave Canadienne avait déjà cassé des oeufs en quantité suffisante pour faire une mayonnaise pour une table de huit cents couverts lorsque Adrien jugea à propos d'intervenir. Adrien, en bon prince, s'aboucha avec la vieille, il l'indemnisait pour la casse des oeufs et alla rire à ventre déboutonné avec son ami du succès de sa plaisanterie.

Dans la version de Varaine l'aventure eut lieu le 29 avril 1852, Adrien était accompagné du père Homier et la scène se passa au nouveau marché Bonsecours. Évidemment un de ces historiens est dans l'erreur. Lequel? Je l'ignore.

Ces deux auteurs se chicanent encore au sujet de la date de la disparition de notre premier Royal. L'un d'eux prétend qu'il fut démoli en 1845 et Varaine maintient qu'il a été incendié en 1848. Cette fois Varaine a tort car le marché Bonsecours a été construit en 1845.

Un événement remarquable et qu'on se refuserait à croire, si le Château de Ramezay n'en possédait pas la preuve, sous forme d'un programme bien conservé, c'est la présence en cette ville, en 1842, de Charles Dickens, célèbre écrivain, alors âgé de 30 ans et déjà l'auteur d'un roman populaire, *Oliver Twist*, publié en 1838. Vous allez vous imaginer sans doute qu'il va s'agir d'une conférence faite par ce grand romancier, le Dumas anglais. Pas du tout. Dickens apparaît ici comme acteur, en compagnie d'amateurs recrutés parmi les officiers des régiments

en garnison. Ce programme n'indique pas malheureusement à quel théâtre a lieu le spectacle. Mais précisément pour cela, je présume que ce devait être au Royal. Voici ce que le programme nous apprend: «Une soirée seulement— Samedi, 28 mai, 1842— Charles Dickens et les amateurs de la garnison qui ont joué avec tant de succès mercredi...» — Les pièces à l'affiche sont: *Roland for an Oliver*, *Two o'clock in the morning*, *High life below stairs*, Charles Dickens joue dans les trois pièces et les autres acteurs sont Hon. P. Methuen, Earl of Mulgrave, capitaine Willoughby du 23e régiment, Capitaine Granville du 23e régiment, Capitaine Gorrens du 23e régiment, Dr. Griffin du 85e régiment, M.M. Thomas et Hugues, M^{mes} A.W. Penson, Henry, Brown et M^{le} Heath. Lever du rideau à sept heures et demie. Au bas du programme on ajoute: Lundi, M. et M^{me} Sloman's.

* * *

Ce théâtre, apparemment, ne fut pas longtemps suffisant pour satisfaire le public, car je constate qu'il se donnait des représentations d'ordres divers dans quelques salles ou grands hôtels de l'époque. Ainsi le «Masonic Hall», situé à côté ou au-dessus du British American Hotel, fut détruit, ainsi que l'hôtel, pendant qu'une cantatrice se faisait entendre, le 24 avril 1833. Le propriétaire de l'hôtel, un Italien du nom de Rasco, fit ériger aussitôt et presque en face, le fameux hôtel Rasco, qui existe encore, mais qui a bien changé depuis. Lors de son érection, on annonçait partout avec étonnement qu'il avait coûté \$45,000 et que son ameublement seul était évalué à \$15,000. Songez donc! Dans cet hôtel, ouvert au public le premier mai 1836, et qui pouvait loger 150 personnes, on donna plusieurs soirées musicales et autres. Un compatriote du propriétaire y exhiba des «Puces savantes» dont un journal du temps nous vante les prouesses extraordinaires en termes qui auraient réjoui Barnum.

M. Rasco, sa fortune faite, vendit son hôtellerie à M. Donegani et alla finir ses jours dans sa patrie.

* * *

Entre 1830 et 1840 l'Hôtel Saint-Nicolas, place Jacques-Cartier, aujourd'hui l'Hôtel Riendeau, fut un théâtre de second ordre. Et un ancien prétend que c'est là que se déroula le prologue d'un événement qui fit du bruit en 1837 et dont le héros fut M. Rodolphe Desrivières, un des fameux fils de la Liberté³.

M. Desrivières et quelques jeunes patriotes assistaient à une représentation, un soir de cette année mémorable. Tout alla bien jusqu'au moment où l'orchestre attaqua le *God save the Queen*. Au premières notes de l'hymne national, suivant la coutume, tous les spectateurs se levèrent et se découvrirent. Plusieurs «loyaux» remarquant que Desrivières et ses amis restaient assis et coiffés, malgré les cris de «hats off» qu'on leur adressait de partout, il fut résolu immédiatement de les expulser. Devant la force supérieure des assaillants les patriotes se dirigèrent vers la sortie et Desrivières couvrit la retraite. Comme ce dernier franchissait le seuil de la porte, il reçut un si solide coup de poing derrière la tête que son chapeau alla rouler par terre. Reconnaisant dans son agresseur le Dr Jones, un gaillard de six pieds trois pouces, qui pesait deux cent trente livres, Desrivières se contenta de lui dire: *I will remember you*, car il savait qu'il était inutile de tenter une revanche dans le moment. Deux jours après il rencontra son ennemi, rue Notre-Dame, et lui demanda publiquement des excuses qui lui furent refusées avec dédain. Jones conscient de sa force était loin de soupçonner ce qui lui arriverait. Il avait à peine exprimé un refus bien catégorique que Desrivières lui servait une série d'*upper cuts*, de *jabs* et de *swings* qui mirent le médecin saxon hors de combat. Des amis durent intervenir et les séparer, car on craignait pour la vie du médecin. Le lendemain le Dr Jones envoya ses témoins à Desrivières et cette affaire se termina par un duel au pistolet où il n'y eut aucune effusion de sang.

* * *

De 1842 à 1865 et peut-être plus tard, il exista à Montréal, un lieu d'amusement qui eut son heure de célébrité. Je veux parler du jardin

³ En note: «L'auteur du *Bon vieux temps* place cet [sic] anecdote en 1836, et au Théâtre Molson».

Guilbault que tous nos pères ont connu. Ce jardin était une institution où durant un quart de siècle, son propriétaire, M. J. E. Guilbault, véritable Barnum canadien, s'ingénia à exhiber tout ce qui pouvait intéresser le public. Son jardin contenait des végétaux rares, une collection de minéraux, des animaux aquatiques et terrestres; plus tard, il lui ajouta un gymnase et fit construire un amphithéâtre dont l'arène servait de patinoire l'hiver, et dans laquelle, l'été, on donnait des bals, des concerts, et des représentations acrobatiques. De 1842 à 1847, ce jardin se trouvait sur le Côteau Saint-Louis: en 1849-50 il était au coin des rues Vitré et Côté; en 1851 il déménagea à la Côte-des-Neiges, puis de 1851 à 1863 il occupa un grand espace au coin des rues Sherbrooke et Saint-Laurent. Devant la marée montante des habitations nouvelles il finit par se retirer jusqu'à la rue Guilbault, entre les rues Saint-Urbain et Saint-Laurent.

Vers 1860, M. Vaillant donna dans ce jardin, le dimanche, une série de concerts sacrés très suivis. Mais la principale attraction du jardin Guilbault fut pendant longtemps sa ménagerie qui passait pour la plus considérable en Amérique. M. Guilbault, ce grand amuseur de deux ou trois générations, est mort récemment, pauvre et oublié, à l'âge de 82 ans.

* * *

Le fameux Hôtel Donegani qui s'élevait au coin de la rue Notre-Dame et Bonsecours et qui a été remplacé par l'édifice occupé par le Dr Picault puis par M. Jos Contant, fut aussi un endroit qui doit avoir sa place dans cette chronique théâtrale. Cette hôtellerie était jadis une maison d'un grand style et qui avait servi de demeure à Lord Durham. Elle s'étendait jusqu'à la rue du Champ-de-Mars et comptait cent pieds de front sur la rue Notre-Dame, par deux cent dix-huit pieds sur la rue Bonsecours. La salle à manger mesurait cent quarante pieds par cinquante. La façade comme celle de tous les édifices importants de l'époque, comportait l'inévitable colonnade de l'ordre dorique, et sur le toit de la maison existait un dôme d'où l'on jouissait d'une belle vue d'ensemble de la ville. Très richement meublée, éclairée au gaz, cette hôtellerie était l'une des plus belles du Canada. Son propriétaire était M. Donegani qui dirigea l'Hôtel Rasco pendant quelques temps. Ce

magnifique édifice fut réduit en cendre en 1849 au cours d'une soirée musicale raconte l'auteur du *Bon vieux temps*:

«Dans la soirée du 26 avril 1849⁴, le lendemain de l'incendie du parlement à Montréal M. et M^{me} Laborde ainsi que le signor Tofanelli donnaient un concert dans la grande salle de l'hôtel. À la fin du concert un groupe de jeunes libéraux à la tête desquels était M. Sabin Têtu, demanda à M. Laborde de chanter la *Marseillaise*. Lorsque l'artiste parut sur l'estrade, le drapeau tricolore à la main et entonna le premier couplet de l'hymne patriotique français, les *tories*, dont la francophobie avait été chauffée à blanc depuis l'incendie du parlement, protestèrent par des sifflets, des huées et des rugissements. Il y eut une rixe dans l'auditoire, pendant laquelle les énergumènes de la bureaucratie mirent le feu à l'hôtel».

Après sa destruction, l'Hôtel Donegani renaquit quelques pas plus loin, au no 14 rue Notre-Dame dans l'édifice où se trouve maintenant l'Hôpital Notre-Dame.

1845-1874

Le premier Théâtre Royal venait de disparaître et notre ville n'avait plus de scène attitrée lorsque la nouvelle se répandit en 1848⁵ que M. J. Hayes, alors chef de police, était pour construire un grand hôtel et un théâtre spacieux sur le côté ouest du square Dalhousie tout près de l'ancienne citadelle⁶. L'édifice Hayes avait un rez-de-chaussée et trois étages; la partie sud faisant face à la rue Notre-Dame était l'hôtel et la partie nord, longeant la rue du Champ-de-Mars, était le théâtre. Celui-ci

⁴ En note: «Sandham place cet événement au mois d'août».

⁵ En note: «Nous croyons que cette date approximative est exacte parce que Sandham nous assure qu'après l'incendie du parlement en avril 1849, la législature s'assembla dans ce théâtre en attendant que le siège du gouvernement fût transporté alternativement à Québec et à Toronto».

⁶ En note: «Cet endroit était le point le plus élevé de l'ancien Montréal. On serait loin de s'en douter en le voyant aujourd'hui».

mesurait à l'extérieur cent trente-cinq pieds par soixante de front. Voici la description qu'en donne Varaine dans le *Monde Illustré*: «La façade de cet édifice était en pierre sculptée; les côtés et l'arrière partie en briques Dumsein, importées expressément d'Écosse. À l'intérieur du théâtre il y avait trois galeries, des loges de face, de côté, d'avant-scène et même des baignoires. Son jeu de scène, un de meilleurs en Amérique, était évalué à \$40,000. Seul le rideau, peint par l'italien Martanni, coûtait \$6,000».

Ce théâtre vit défiler une célèbre troupe de pantomimes, les Ravels et les Martini, composée de 126 sujets, qui joua trois mois, tout un hiver, (ce fait est inouï dans nos annales); les danseuses viennoises, au nombre de 60, accompagnées d'un orchestre de 38 musiciens allemands; etc., etc.

Le théâtre Hayes n'a pas fourni une longue carrière, car il fut détruit dans l'immense conflagration de 1852. L'incendie ravagea, durant la journée du 8 juillet les quartiers nord et centre, et semblait éteint au coucher du soleil, lorsque le feu se ralluma dans les écuries de l'hôtel Hayes, à sept heures du soir, par l'imprudence d'un soi-disant vagabond, et rasa au sol tous les édifices d'alentour.

* * *

Il resta cependant un théâtre à Montréal, car le nouveau Royal, bâti en 1851, par Jesse Joseph, fut épargné par le feu. Il avait même de la vogue en 1852, si nous en croyons un journal de cette date qui nous informe que le premier juin les Canadiens-Français [sic] se rendirent en foule pour applaudir une troupe d'acteurs français venus de la Nouvelle-Orléans et sous la direction de M. Léon. Ces acteurs, toutefois, faisaient peu de frais, pour nous plaire, car ils se contentaient de jouer du vaudeville, en un acte, comme l'indique le programme de leur première soirée.

Deux paires de bretelles. — Vaudeville en un acte.

En manche de chemise. — Vaudeville en un acte.

Le capitaine Fracasse. — Chansonnette, par M. Léopold.

Et c'est tout. Pas exigeant le bon public d'alors, n'est-ce pas?

Je me garderai bien d'oublier que le second Royal fut inauguré en 1852 par la fameuse *prima dona* irlandaise Catherine Hayes, surnommée «le cygne d'Irlande». Elle était à la tête d'une troupe choisie et sa présence à Montréal fut très appréciée.

C'est aussi là qu'en septembre 1853 débuta M^{lle} Agnès [sic] Robertson, arrivant d'Angleterre et qui eut ensuite un si grand succès aux États-Unis.

Il y a quarante ans, les officiers des régiments en garnison à Montréal donnaient l'hiver, au Royal, six représentations, à dix jours d'intervalle. Le programme comportait ordinairement deux pièces en un acte; ensuite on enlevait les bancs du *pitt* qui en ce temps occupait cette partie de la salle appelée l'orchestre maintenant⁷ et la soirée se terminait par un grand bal, auquel assistait principalement la haute société anglaise.

En 1860, M. J. Buckland⁸, locataire et directeur du Royal, depuis sa fondation fit venir une nouvelle troupe française d'opérette de la Nouvelle-Orléans. M^{lle} Marie-Aimée et sa troupe ainsi que Carlotta Patti, soeur d'Adelina se firent entendre au Royal vers 1874.

Entre 1875 et 1885, le cercle Jacques-Cartier, qui a fait les délices de nos compatriotes, joua au Royal diverses pièces entre autres, *la Prière des Naufragés*, *les Nuits de la Seine*, *les Pirates de la Savane* dont les rôles féminins étaient enlevés ou transformés par M. J. G. W. M^cGown. Louis Guyon, un auteur de mérite a aussi fait jouer par ce cercle et au même endroit *la Fleur de Lys*, *le Secret du Rocher Noir*, *Tony l'Espion*, *Luigi l'Empoisonneur*, etc. M. M^cGown dirigeait le cercle et les amateurs les plus renommés étaient MM. Proteau, Adam, Hurteau, Hamel, Bacon, etc.

⁷ En note: «Les meilleurs sièges étaient autrefois placés dans la première galerie et la seconde était divisée en baignoires».

⁸ En note: «Après sa mort, Kate Horn, son épouse, resta locataire du théâtre jusqu'en 1870 et plus. Mari et femme étaient deux acteurs favoris et dans les premières années ils figurèrent maintes fois au programme».

Depuis, le Royal a subi des fortunes très diverses. Aujourd'hui, il s'est spécialisé dans le genre burlesque américain.

* * *

Le Mechanic's Hall, coin St-Pierre et St-Jacques, date de 1854. Au premier étage, cet édifice renfermait une bibliothèque et au second une jolie salle. C'est ici que M^{lle} Emma Lajeunesse, qui plus tard devait conquérir une renommée mondiale, sous le nom d'Albani, fit ses débuts. Elle se destinait alors à la musique instrumentale plutôt que vocale. M. Legendre dans la biographie qu'il a consacrée à cette artiste de premier ordre nous raconte qu'elle fit les frais de son premier concert avec le concours de son père et d'un chanteur anglais:

«À trois qu'ils étaient, ils avaient à remplir tout un programme qui grâce au triple talent de la jeune virtuose, était encore assez varié. Emma Lajeunesse avait joué plusieurs morceaux de piano et un morceau de harpe. Elle avait en outre chanté, en s'accompagnant de sa harpe, le *Salut à la France* de la *Fille du Régiment*. Nous nous rappelons que ce morceau fut accueilli avec beaucoup de faveur. Mais on était loin, alors de deviner, sous la timide jeune fille, l'éminente cantatrice d'aujourd'hui. Le 12 septembre 1862, la jeune fille se faisait encore entendre au même endroit, aidée cette fois de sa jeune soeur, Cornélie. Le concert était sous le patronage de Sir Fenwick Williams et de son état major, du lieutenant colonel Coursol et du maire de Montréal, l'hon. C.S. Rodier. Emma Lajeunesse y remporta un véritable triomphe. Les applaudissements les plus vifs l'accueillirent chaque fois qu'elle parut sur l'estrade; mais l'enthousiasme fut réel lorsqu'elle exécuta, à première vue et d'une manière tout à fait remarquable les *Murmures Éoliens* de Gottschalk».

Le Mechanic's Hall fut transformé en museum vers 1885. On y donnait deux fois par jour, un spectacle composé de chant, d'acrobatie et autres numéros. Depuis longtemps, cette salle est tombée dans le plus profond oubli.

* * *

Entre 1845 et 1870, il exista, à l'étage supérieur du marché Bonsecours, une salle de concert connue sous le nom de «City Concert Hall». Elle fut utilisée maintes fois pour des bals et des soirées musicales.

* * *

À l'angle nord-ouest de la rue St-Jacques et du Square Victoria, se trouvait en 1857, une salle nommée «Bonaventure». Au mois de juillet 1860 MM. Vilbon et Cie commencèrent là une saison de théâtre français. La première pièce à l'affiche fut le *Roman d'un jeune homme pauvre* qui avait été porté sur la scène à Paris, avec grand succès, l'année précédente. Si ma mémoire ne me fait point défaut c'est à ce théâtre que M. A.V. Brazeau m'a dit avoir fait un début aussi brillant qu'incroyable. Il jouait alors les rôles d'ingénues avec un succès égal à celui qui couronna sa carrière dans les rôles comiques. Imberbe, tout jeune, et très joli, avant que la petite vérole ne le défigura, notre populaire artiste réussissait à merveille et le public ignora longtemps que la demoiselle qui faisait battre son coeur n'était qu'un ...monsieur! Un incident du plus haut comique mit le sceau à sa réputation, mais dévoilà le truc. Un riche étranger s'amouracha de la charmante actrice, envoya des fleurs, des billets, des cadeaux, fit tant de folies, enfin, pour obtenir une entrevue qu'on fut forcé de se rendre à ses désirs... et de le désillusionner. Ce dont Brazeau se chargea, un soir, au cours d'un souper fin que son amoureux lui paya dans un hôtel fashionable où toute la troupe prévenue était rendue. Le pauvre amoureux quitta immédiatement Montréal pour ne plus entendre l'immense éclat de rire que provoqua cette aventure peu banale.

* * *

Un chroniqueur qui signe A. B., écrivait il y a quelques années qu'en 1862-63, un café chantant fut ouvert rue Notre-Dame, dans «ce qu'on appelait le *Block Masson*». Le Terrapin, tel était son nom, «peu de temps

après son établissement, devint le rendez-vous favori de la jeunesse anglaise et de plusieurs des militaires anglais en garnison. On n'y jouait que des airs anglais; on n'y chantait que des chansons britanniques — raison suffisante pour attirer les enfants d'Albion, mais ceci n'empêchait pas plusieurs des nôtres de fréquenter cet endroit».

* * *

La salle Nordheimer, aujourd'hui disparue, et qui fut si malheureuse, date de mil huit cent soixante et quelques années, L'Union Canadienne, société musicale, y donna des concerts-promenades. Plus tard, cette salle fut transformée en école de boxe où professaient Sam Richardson, un pugiliste nègre et Jos Wormeld dont l'épouse, boxeuse experte elle-même, servait des tripotées en règle à son seigneur et maître chaque fois qu'il sacrifiait trop à Bacchus. On enseigna aussi l'escrime et un fameux escrimeur, Vandamme, rencontra publiquement plusieurs adversaires. Des *matches* de billard vinrent ensuite et les deux Dion, Joseph et Cyrille, conquièrent alors une grande popularité.

Plus tard encore, la salle ayant été restaurée, elle ne servit plus qu'à des concerts et des soirées théâtrales. M. et M^{me} Oscar Martel donnèrent là plusieurs concerts avec leurs élèves. Je me rappelle avoir assisté, au Nordheimer, à une représentation de la *Cagnotte*, donnée au bénéfice de l'artiste-peintre Marois, dont les journaux annonçaient le décès, récemment. Cette pièce avait été montée par M. J. N. Marcil et un groupe des meilleurs amateurs du temps.

* * *

En 1860, fut érigé, rue Sainte-Catherine par le Conseil des Arts et Manufactures un grand édifice appelé le *Palais de Cristal* et destiné à une exposition permanente. Cela n'empêche pas qu'on y célébra le 3e centenaire de Shakespeare en 1864 et que des festivals et des concerts y eurent lieu occasionnellement.

* * *

Le 3 février 1869 se produisit l'écroulement de la salle St-Patrice, magnifique édifice élevé par nos concitoyens irlandais pour en faire les quartiers-généraux de leurs associations. Il était situé à l'encoignure sud-est du Square Victoria et de la rue Craig où se trouve maintenant la maison Greenshields. Ce soir-là, il y avait concert et grand bal. À minuit on s'aperçut que le toit enfonçait. L'alarme fut donnée et la foule qui se composait de plus de 2000 personnes se sauva immédiatement. Le dernier occupant était à peine sorti que l'édifice s'effondra avec fracas.

* * *

C'est quelque temps après la guerre de 1870-71 qu'un ancien temple protestant, paraît-il, situé rue Gosford en face du Champ-de-Mars, fut transformé en un théâtre qui porta le nom de *Dominion*. Il pouvait contenir un millier de personnes, et décors, rideau, fauteuils, tout était coquet. Une des premières pièces jouées dans cet endroit fut *la Commune*, mélodrame américain sensationnel qui avait la prétention de nous faire connaître les Communards et les Pétroleuses de Paris. Kate Quinton tenait le premier rôle dans cette pièce qui faisait fureur parce que les événements, à travers lesquels se déroulait l'intrigue, étaient encore dans la mémoire de tous.

Après une année de mélodrame, le théâtre adopta le spectacle genre *Variety*. La prospérité s'obstinant à fuir ce local on changea son nom en celui de *Salle de l'Opéra* et il devint la *proie* des amateurs. Ils y donnèrent la *Prise de Sébastopol* puis le cercle Jacques-Cartier joua là, en 1878, le premier drame de M. Guyon, *le Secret du rocher Noir*, et enfin, en 1879, *la Fleur de Lys*. La salle de l'Opéra fut ensuite fermée et, longtemps après, converti [sic] en entrepôt.

1874-1899

L'année 1874 marque l'ère moderne des théâtres montréalais, car elle vit la construction de l'Académie de Musique qui a incontestablement été notre théâtre select pendant longtemps. Elle ouvrit ses portes le 15 novembre 1875 et la première pièce qu'on y représenta fut *Rosedale* dans

laquelle jouait [sic] deux favoris M. E.A. M^cDonald et M^{lle} Fanny Reeves, une Canadienne de grand talent.

Ce théâtre a reçu la visite d'un si grand nombre de célébrités qu'il me serait impossible de toutes les nommer. Je me contenterai de vous citer de mémoire, quelques noms des plus grands artistes de langue française qui nous ont permis d'apprécier leur génie et d'admirer des chefs-d'oeuvre qu'eux seuls pouvaient rendre: Albani, Adelina Patti, Sarah Bernhardt, M^{me} Second Weber, Jane Hading, Théo, Judic, Coquelin, Mounet-Sully et combien d'autres?

N'oublions pas que c'est à l'Académie de Musique que pendant quinze jours on représenta pour la première fois *Papineau* et le *Retour de l'Exilé*, de notre poète Fréchette et que les acteurs se recrutaient parmi nos meilleurs amateurs du temps: M^{me} Prume (née Delvecchio) MM. M^cGown, A.V. Brazeau, L. Labelle, etc., etc. Je pourrais vous dire que c'est sur cette scène que furent rendus *Jeanne-d'Arc*, la *Dame Blanche* et *Marie Tudor* entre 1875 et 1890, et je sais que M. et M^{me} Pégou assistés d'amateurs montréalais montèrent *Richard Coeur de Lion* à l'Académie, enfin, que MM. Templé, Moysse, Marcus, M^{me} Larché, etc., y jouèrent le *Bossu*.

L'Académie, malgré le nombre grandissant de nos grands théâtres est restée chère au souvenir de plusieurs et son nom est encore celui qui est le plus répandu à l'étranger.

* * *

Il y a vingt ans passés, un Israélite nommé Jacobs planta un jour une tente au coin sud-ouest des rues University et Sainte-Catherine, et l'intitula Museum; il y commença un genre de spectacle tout nouveau, où le chant alternait avec l'acrobatie, et la comédie avec la jonglerie. Des séances étaient données après-midi et soir aux prix de 10c. et 25c. Le succès fut immédiat. Les affaires allèrent si bien que Jacobs s'allia à M. Sparrow, propriétaire du Royal et le spectacle fut transporté à cet endroit. Ce succès fit surgir tout aussitôt le *Mechanic's Hall Museum*, le *Parlor Dime Museum*, rue Notre-Dame, à l'ancienne salle de l'Institut Canadien, le Lyceum, Côte du Beaver Hall, le *Central Museum*, rue St-

Dominique qui devint successivement l'Empire, puis le Théâtre Français. Il y en eut tant, enfin, que la plupart ne firent pas florès.

* * *

À ce propos, je signalerai que Montréal a été ravagé par divers [sic] épidémies théâtrales: 1877 vit celle des *Ronds de Courses en vélocipède*. Le plus populaire d'entre eux a été le *Rond St-Jean-Baptiste* où se réunissait tout ce que Montréal comptait de célébrités sportives. L'*attraction* consistait en courses de vélocipédistes entremêlées de pantonimes et de jeux athlétiques. 1885 subit l'épidémie des *museum*, dont je viens de parler. Elle fut bientôt suivie de celle des *Opera House*, alors que nous eûmes de l'opérette au Royal, au crystal Palace Opera House, sur le site occupé de nos jours par la Y.M.C.A., à l'Opera House, ancien ou futur lyceum, etc. En 1897 nous vint l'épidémie des Cafés-Concert avec l'Eldorado en tête. Actuellement nous avons les mutoscopes et les cinématographes dont le nombre augmente chaque jour.

* * *

Le Cercle Jacques-Cartier ayant cessé de se faire entendre par suite du changement de situation de plusieurs de ses membres, sort qui attend d'ailleurs toutes les organisations amateurs, on vit fleurir, entre 1885 et la fin du siècle, plusieurs autres cercles qui obtinrent des succès, notamment le Cercle Molière qui reprit dans la salle du Collège de Ste-Cunégonde, presque toutes les pièces du cercle Jacques-Cartier. Plusieurs de ses membres devinrent des acteurs très goûtés du public, tels que MM. Vébert, J.N. Marcil, J. Fournier, J.B. Tremblay, Bayard, A. Ducharme, E. Voyer, H. Bédard, J.A. Naud, etc. Le cercle St-Henri qui jouait dans la salle de l'Hôtel-de-ville de St-Henri avait des acteurs fameux, entr'autres [sic]: MM. Lefèbvre, L.N. Sénécal, Tougas, Dussault, etc. Un cercle de l'est dont j'oublie le nom comptait parmi ses membres les Hamel, les Dubreuil, etc. et donnait ses représentations à l'Académie Ste-Brigide. Bref, il y aurait toute une étude à faire sur les cercles d'amateurs de Montréal et les quartiers excentriques qui ont amusé le public durant les derniers trente ans. Ces groupes divers ont été autant de foyers de propagande du théâtre français et dans leur sein [sic] s'est formé des acteurs de beaucoup de mérite.

En 1887, M. Brousseau transforma un édifice sis à l'encoignure des rue Bonsecours et Champ-de-Mars en un théâtre qu'il nomma le *Conservatoire* et qui était censé devoir être le théâtre français de Montréal. L'entreprise ne réussit pas. Plus tard on fut un peu plus heureux à l'Empire et la fameuse troupe Franco-Canadienne fit bien voir que le théâtre français permanent, bien dirigé était une chose possible à Montréal. Mais c'est MM. Daoust, puis Gauvreau et enfin Cazeneuve qui devaient, avec le National, créer notre premier théâtre sérieux.

Il serait injuste d'oublier le Monument National et les Soirées de Famille, dans cet article, mais je le fais à dessin [sic], car mon ami Beaulieu doit traiter spécialement ce sujet avec le talent qu'on lui sait.

* * *

Dans les 1890 le Musée Lasalle, rue Notre-Dame, avec ses scènes historiques, ses tableaux et ses statues fut une tentative pleine de promesses. L'encouragement, hélas! lui fit défaut, parce qu'il n'était pas assez vulgaire. Les fondateurs avaient voulu faire trop beau, trop instructif.

Enfin, je signale seulement l'ouverture du Parc Sohmer.

* * *

Ma tâche est forcément terminée, je vous ai tout dit ce que je savais et si vous avez eu la bonté de me lire jusqu'ici vous conviendrez que j'avais raison de réclamer votre indulgence au début. Que d'anecdotes on se procurerait en interrogeant tel ou tel vieux citoyen, que de détails nécessaires on trouverait en feuilletant les journaux parus depuis soixante-quinze ans? Mais pourquoi ressasser de vains regrets? D'autres plus heureux pourront reprendre ce travail, le compléter et le continuer; et si j'ai rendu service à quelqu'un en colligeant mes notes j'aurai fait une oeuvre utile, ce qui est bien suffisant pour satisfaire mon ambition.

E.-Z. Massicotte.